

ZOOM

Les objets d'art Haute Epoque à prix cassés de la collection Spitzer

Le domaine qu'on appelait jadis « Haute Epoque » pour identifier le Moyen Age et la Renaissance réunit un cercle restreint d'amateurs. A Drouot, quelques objets de la collection d'un marchand qui a fourni le Louvre et le Metropolitan Museum sont vendus avec des estimations particulièrement modestes.



Le catalogue contient un retable de 58,5 cm de large mais orné de riches plaques d'albâtre sculptées datant de la fin du XVIe siècle dont la partie centrale reprend en relief la Cène (estimation : 12.000 euros). (MIRABAUD-MERCIER)

Par **Judith Benhamou**

Publié le 17 avr. 2024 à 10:59 | Mis à jour le 17 avr. 2024 à 11:08

On veut souvent l'ignorer, mais les collections des grands musées du monde sont marquées du sceau non seulement des grands collectionneurs mais aussi de celui des grands marchands. Ainsi, dans la deuxième partie du XIX^e siècle le fils d'un fossoyeur du

cimetière de Presbourg va devenir le roi du commerce de l'art médiéval et de la Renaissance en Europe et aux Etats-Unis. Frédéric Spitzer (1815-1890) exerce d'abord à Londres dans les années 1840 avant de s'installer à Paris en 1868.

On dit que le début de sa fortune tient à la découverte d'un tableau du maître de la Renaissance allemande Dürer. La suite est une « success story » hors du commun à l'heure où la classe bourgeoise montante fait démonstration de sa nouvelle richesse par ses collections d'art.

Spitzer est le roi de la promotion. Il documente ses acquisitions et les présente dans une galerie près des Champs-Élysées, un hôtel particulier qu'il nomme Musée Spitzer. Il a pour client Adolphe de Rothschild, (1823-1900) qui fera don de ses collections au Louvre, ou Richard Wallace (1818-1890). Non seulement il offrira à Paris les fontaines portant son nom, mais encore, il sera à l'origine de la Wallace Collection, un remarquable musée qui existe encore à Londres.

A la suite du décès de Frédéric Spitzer sont organisées à Paris en 1893 des ventes aux enchères fleuves qui attirent les institutions du monde entier et remportent un vif succès commercial. C'est par ces différents circuits que le Metropolitan Museum de New York, le British Museum, le Victoria and Albert ou le Louvre possèdent des objets issus de la « collection Spitzer ». Le Cleveland Museum of Art possède même une croix de 67 cm de hauteur, remarquablement décorée d'émaux de Limoges vers 1190 connue sous le nom de « Spitzer cross ».

Vague d'épuration

Mais dès le début du XX^e siècle, à la suite de la découverte de documents, il est attesté que Spitzer « bidouillait » des faux par le système d'assemblage de différentes pièces anciennes. La vague d'épuration des grandes collections, afin de distinguer les bons des mauvais objets Spitzer, continuera pendant tout le XX^e siècle. L'antiquaire avait coutume

de mélanger les oeuvres authentiques avec d'autres qui l'étaient moins. Cependant, son oeil extraordinaire n'est pas à remettre en question.

Ainsi, Olivier Gabet, le directeur du département des objets d'art du Louvre, ne tarit pas d'éloges sur le personnage : « Une figure incroyable du marché de l'art et du collectionnisme en Europe au XIX^e siècle, il fut tour à tour marchand et collectionneur, donateur du Louvre, inventeur d'un musée des « arts industriels » dont le catalogue fût publié en six volumes, un curieux de tout dont la vente en 1893 reste encore mythique dans l'histoire des arts décoratifs. Un caractère larger than life' comme disent les Anglais. »

Le 25 avril, à l'hôtel Drouot, le commissaire-priseur parisien Fabien Mirabaud, de l'étude Mirabaud-Mercier, proposera à la vente 47 objets jusque-là détenus par les descendants du marchand. L'experte de la vente, Laurence Fligny, assure qu'aucun des lots n'est soumis au moindre doute en matière d'authenticité.

Le total de ce reliquat de la collection Spitzer est estimé 200.000 euros. « Ces objets datant du Moyen Age et de la Renaissance correspondent à un domaine à l'abri des spéculations. Ils sont, par là même, aussi protégés des tourments du marché, observe Fabien Mirabaud. Il concerne de véritables amateurs, souvent érudits, des passionnés qui sont par exemple familiers de l'iconographie religieuse. » Il ajoute « nous avons cependant tenu compte de la conjoncture. Nos estimations sont attractives ». Autrement dit, bien en deçà de leur valeur avérée...

Retables exceptionnels

La vedette du catalogue est un retable conçu vers 1500 en Allemagne du Sud. Traditionnellement, cet élément sculpté vertical était placé derrière la table d'autel dans l'église ou la chapelle privée. L'histoire montre que, par la suite, les retables ont été démantelés, les sculptures de saints étant vendues de manière autonome. « Il est très rare de trouver un retable complet et en bon état » explique Laurence Fligny, spécialiste de la Haute Epoque (Moyen-Age et Renaissance).

Ici, conçu en trois volets dans le bois il est peint et doré. Au centre de la pièce, sur 1,7 mètre de longueur, se trouve une vierge à l'enfant, entourée de quatre personnages (estimation : 80.000 euros).

Le catalogue contient un retable de taille plus modeste (largeur 58,5 cm) mais orné de riches plaques d'albâtre sculptées datant de la fin du XVI^e siècle dont la partie centrale reprend en relief la Cène. Il a été conçu à Malines en Flandre. Et là encore, le marché des antiquités a souvent justifié le démantèlement des retables de Malines - connus pour leurs plaques d'albâtre (estimation : 12.000 euros).

Dans la catégorie « exceptionnelle » Laurence Fligny signale aussi un coffret à couvercle bombé réalisé vers 1500 en buis sculpté et ajouré décoré d'une frise en os (estimation : 2.000 euros). « On ne voit jamais ce genre d'objets, dont le lieu de fabrication reste mystérieux. » A titre d'exemple, le musée de Cluny possède une pièce plus modeste, un peigne, conçu dans le buis ajouré.

S'il est question de spectaculaire, la collection Spitzer contient une aiguère en émail peint en vert et bleu rehaussée d'or, avec un bec décoré d'écailles et d'une crête comme un dragon. Elle a été fabriquée à la fin du XV^e siècle à Venise (estimation : 50.000 euros). « Le couturier Hubert de Givenchy, fameux collectionneur, possédait un objet comparable », observe Laurence Fligny. Rien d'étonnant à cela.

La Renaissance n'a plus la cote

Dans les années 1970 [les domaines du Moyen Age et de la Renaissance](#) étaient particulièrement à la mode. L'intérieur d'un homme qui s'intéressait à l'art de son temps, comme le dernier marchand de Picasso, Heinz Berggruen, était en partie décoré en Haute Epoque. Dans le même esprit, Laurence Fligny raconte : « Nous avons vendu avec l'étude Giquello le 24 janvier 2024 une Vierge en majesté en noyer sculpté du XII^e siècle pour 82.000 euros. Elle avait appartenu à Claude Bernard. »

Ce dernier était connu sur la place de Paris comme le grand promoteur de Francis Bacon et de [Balthus](#). Le fait qu'aujourd'hui le domaine ne soit plus dans l'air du temps incite les professionnels à la prudence en matière d'estimations. Même lorsque les objets sont associés à un nom aussi prestigieux que Spitzer... Dans la vente du 25 avril, on trouve ainsi une « Vierge à l'enfant » de 14 cm de haut, en ivoire sculpté au XVII^e siècle en Italie, estimée 700 euros, ou une très singulière cruche allemande du XVI^e siècle formée d'anneaux entrecroisés estimée 1.500 euros. « Les sommes estimatives indiquées au catalogue sont donc faites pour être dépassées », conclut l'experte.